

Cours de répétition du Bat. Car. II/2 vu par un profane!

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **9 (1933-1934)**

Heft 4

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-704872>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

strammen und doch feierlichen Klänge mitanzuhören. — Wer diese Verbundenheit von Volk und Armee gesehen hat, der mußte erkennen, daß man heute ruhig mit der Frage « Für oder wider die Armee » vor das Volk treten dürfte: der Entschaid würde sicher *dafür* lauten. Es zeigte sich aber auch klar, daß es nicht gleichgültig ist, ob in einer Gemeinde Leute wirken, die Vaterland und Armee heruntermachen, oder Männer, die wissen, was sie ihrer Gemeinde und ihrem Volk schuldig sind. Sicherlich wird allen denen, die in Wila Dienst getan haben, derselbe in angenehmer Erinnerung sein. Wir danken darum der Gemeinde für ihre freundliche Aufnahme.

Kl., Fourier II/64.

Cours de répétition du Bat. Car. II/2 vu par un profane!

De tous côtés de notre classique village de Colombier débouchent « des manches vertes » que la mise sur pied rassemble! Minois gais, conversations animées ou pittoresques, on retrouve les anciens en critiquant les « bleus », dont l'allure paraît moins martiale du fait que la tunique semble plus neuve!

Voici Calame, dont la silhouette prend de l'embonpoint à vue d'œil, et dont la mine réjouie de l'obèse fait songer à celle de l'enfant toujours prêt à sourire! On l'accueille tout naturellement à coups de plaisanteries, il a si bon dos qu'il ne saurait s'en prendre.

Neuf heures sonnent au beffroi du village, marquant la prise en mains par les chefs de compagnies, et la place qui tout à l'heure était animée de mille et un bruits ressemble à cette classe de village dans laquelle le régent fait son apparition!

« On met les casques! » Tel est le salut de notre capitaine, qui malgré tout semble bon enfant... et bientôt toutes les têtes se coiffent de ces formes bizarres sous lesquelles il est si difficile de reconnaître ses camarades! « Ah! tiens, fait une voix en sourdine, il est salement chaud, le soleil »... et sur un nouvel ordre, par compagnie, nous nous acheminons à nos emplacements respectifs, où la mobilisation débute progressive et lente, avec toute sa sérénité habituelle, bien que parfois entrecoupée de cris et d'appellations sonores!

Nos « cabots » — pardonnez-nous ce terme d'adoption — font de leur mieux pour dresser un état nominatif impeccable, et les voici devenir scribes publics, posant beaucoup de questions indiscrètes, puisqu'en effet ils veulent même savoir quelle est notre profession civile! Oserions-nous les questionner de la sorte, nous les pôvres!

A midi, nous touchons le populaire « rata » dans nos gamelles sentant encore le bon savon Sunlight de la maison, mais qui tout à l'heure auront parfumé leurs formes arrondies des fumets militaires, dont l'odeur nous poursuivra pendant quinze longs jours!

Après la toujours imposante remise du drapeau, nous nous acheminons pesamment sur St-Blaise, où nous devons cantonner la première nuit de ce cours de répétition, qui deviendra mémorable de par ses journées tropicales!

Quelle route, mes amis! A peine à une centaine de mètres des Allées de Colombier, nous sommes enveloppés tout entier par le soleil brûlant et la réverbération de la chaussée, qui en l'occurrence est aussi chaude qu'une marmite à fritures! Les copains commencent à la trouver mauvaise, on parle de moins en moins dans notre section, non pas parce que l'on apprécie l'idyllique beauté du paysage, mais simplement parce que le sac et le fusil tirent diablement sur les épaules et la langue!

Serrière marque notre première halte, les gourdes vont de la fontaine aux gosiers et des lèvres assoiffées à l'eau bienfaisante! Hélas, le tragique coup de sifflet

met fin à ce court repos et la colonne poursuit sa marche lente entre les murs de vignes et le bleu lac dans lequel il serait si doux de plonger! Coqzin de sort, va!

Enfin, suant et soufflant, rendus et moulus, les pieds couverts de vessies, nous arrivons à St-Blaise, où un bon bain de pieds, dans le charmant petit port, nous redonne vigueur et jeunesse! Naturellement qu'ici, l'étape s'anoblit d'une baignade aussi involontaire qu'imprévue d'un « bleu » qui voulait en savoir plus long que ses vieux frères d'armes!

*

Premier contact avec la paille! Jules éternue, Marcel entoure précieusement sa gorge d'un grand mouchoir rouge et là, notre « brasseur » étend paisiblement ses chaussettes au-dessus d'un dormeur, qui en hûme les douces émanations avec parfaite sérénité!

Et tout s'éteint, sauf les ronflements sonores de ceux dont la conscience est tranquille...!

*

Diane, debout! Voici la peu poétique manière dont nous sommes réveillés...! Les reins, suivant le terme adopté, « sifflent »... les yeux ont encore de gros grains de sable, il serait si doux de continuer le rêve de tout à l'heure, dont on essaye vaguement de se souvenir, mais que diable, le devoir nous attend et nous allons entreprendre cette fameuse grimpée de St-Blaise à Lignièrès!

Tiens, le chocolat est délicieux, surtout dans ce joli décor que nous prête le paysage, si différent d'une nappe blanche et de quatre murs que l'on connaît, hélas! par trop! Le cliquetis des gamelles, lavées dans la minuscule fontaine aux eaux claires est tout à fait romantique!

Le tambour nous enlève de ce joli patelin pour nous lancer à l'assaut de Lignièrès, par la route bien connue, débutant par une montée brusque. Les jarrets plient, les gouttes de sueur jalonnent la chaussée, le fusil donne dans les jambes et le sac... ah! n'en parlons pas! Notre colonne s'allonge, et nous qui sommes les bons derniers, avons la satisfaction évidente de voir les premiers à quelques 500 mètres et d'avaloir la poussière soulevée par cet escadron humain!

Enfin, voici les toits rouges du patelin qui va devenir notre lieu de séjour pour deux semaines, pas mal choisi pour nos vacances fédérales!

Nous y voici, Lignièrès est atteinte, et un « loustic » compte les pintes, au nombre astronomique de trois, dans lesquelles nous trouverons bien moyen de passer cette soif qui vous tenaille sitôt les gris verts revêtus!

Et l'après-midi de cette seconde journée, on se sent déjà plus militaire, plus gai, les premières fatigues, toujours assommantes, appartiennent déjà au passé!

Le soir, nous connaissons toutes les joies du cantonnement, dans une vaste grange, la paille est fraîche et abondante, une revue-variété organisée par les « increvables » de la bande, soulève une tempête de rires ainsi qu'une joie sans pareille: Scènes que Minouvis devrait croquer, minois épatants dans leur sincérité primaire, sourires unanimes sur tous les visages.

*

Et les jours qui suivent, nous aurons une série d'exercices tactiques, adorés des hommes pour autant que leur section occupe une position défensive! Or, nous sommes les heureux, les cartouchières pleines de chargeurs à blanc, les uns clandestinement volés alors que le sergent — un très brave garçon — tournait le dos, les autres reçus avec le sourire des héros avant la bagarre, nous prenons position derrière un mur d'où l'œil embrasse toute la vallée et parmi les feuilles et les

ronces, les petites fleurettes de nos belles prairies, nous attendons entre deux songes et un court sommeil, l'ennemi lent à venir. Emotion..., la voix hurlante de notre caporal se fait entendre, donnant des ordres précis et brefs: les voilà devant nous, sur le chemin vicinal, légèrement à gauche, vu! Transmis! Compris! Et Roger de ferrailer comme un enragé, du haut de son arbre, où en sa qualité d'excellent grimpeur, notre caporal l'avait fait monter! Surprise parmi le groupe ennemi, qui s'écrase par terre, croyant être sous le feu d'un F.M. non encore entré en action!

« Ah! bon, ils en ont du calme, dis-moi », crie Bouboule hors de lui, « les voilà qui se débinent... alors qu'ils ont tous la peau crevée »... Et à travers les branches d'un bosquet complice, je l'aperçois saisissant nerveusement son mousqueton et pan, pan, pan, trois cartouches sont brûlées, ayant pour effet de mettre, sur décision de l'arbitre, cette petite patrouille ennemie hors de combat! Bon travail vieux frère, et dire qu'au pas cadencé tu ne vaux rien!

E.

Une nuit de bivouac avec l'infanterie de montagne

Le petit village d'Ovr..., sis à quelque 1400 m. d'altitude, au creux d'une vallée de notre beau Valais, montre une animation inusitée depuis quelques jours. C'est qu'en effet, la troupe y a fait son apparition, transformant en un clin d'œil ce paisible village en une fourmilière trépidante et remuante. L'infanterie de montagne, avec ses trains de mulets, y passe de douces heures sous l'œil bienveillant des chefs qui savent que des moments pénibles attendent nos soldats pendant les manœuvres qui vont se dérouler en pleine montagne, sous les feux d'un soleil ardent ou sous la pluie et le brouillard, qui peut le prévoir?

Pourtant le grand jour est arrivé et il faut quitter ces lieux hospitaliers pour gagner l'alpage où est prévu le cantonnement pour la nuit qui précède l'ouverture des hostilités. A regrets, les colonnes et convois s'ébranlent sur le chemin de montagne, disparaissent bientôt derrière un bouquet de sapins, pour se perdre enfin dans la forêt, tandis qu'au bas du village l'artillerie lourde automobile fait son apparition au son de la musique infernale de ses moteurs tournant à pleins gaz.

Ces batteries de 12 cm, que l'on considérait naguère comme de l'artillerie de plaine, ont fait leurs preuves en montagne pour autant qu'une route carrossable est à même de les conduire à pied d'œuvre.

Elles viennent précisément de gravir l'une de ces routes accrochées aux flancs des montagnes et dont les virages en tête d'épingle sont les cauchemars de nos chauffeurs de camions. Néanmoins, une fois de plus la grimpée s'est effectuée sans incident et maintenant les pièces prennent position en amont et en aval du village afin de pouvoir tirer dès le lendemain sur l'ennemi qui se cache derrière les crêtes fermant la vallée.

Les cantonnements s'organisent, les bandes blanches pour les casques sont distribuées et l'on sent un petit air de guerre flotter entre les groupes de soldats et d'officiers qui s'affairent à des besognes diverses.

Et c'est alors que vient l'ordre fatidique: « La batterie 17 est à la disposition des compagnies d'infanterie de montagne III et IV/8. Son commandant rejoindra ces compagnies à 1900, à l'alpage de Petit-Pré. »

Le capitaine d'artillerie désigne alors deux officiers et deux porteurs pour l'accompagner; et chargés de deux jours de vivres, nous voilà partis sous un ciel

menaçant. La montagne se cache maintenant sous un épais rideau de brouillard et, à l'idée qu'à notre tour, nous allons pénétrer dans cette zone humide où le regard fouille vainement pour s'orienter, un léger frisson nous secoue et nous fait presser le pas pour arriver plus vite à l'étape.

La pluie s'est mise à tomber, fine et serrée, le jour décline rapidement et à entendre gémir le vent dans les sapins ruisselants, on croit percevoir la plainte de la terre qui se rebelle contre ce brouillard sournois qui l'absorbe, la pénètre comme pour la noyer dans un océan de brume sans limite.

Courbant l'échine sous le poids du sac qui paraît plus lourd au fur et à mesure que la pente du terrain s'accroît, nous avançons péniblement dans un chemin détrempé où, avant nous, a passé le bataillon d'infanterie que nous allons rejoindre. Il neige maintenant ou plutôt il tombe un fin grésil que le vent nous chasse avec force dans le visage et qui nous donne le coup de fouet nécessaire pour arracher la dernière grimpée et arriver sur le plateau tandis que la nuit, sans crier gare, nous enveloppe tout à coup.

Dans l'ombre grandissante nous apercevons au fond du vallon des silhouettes confuses de mulets parqués au pied d'une paroi de rocher; les pauvres bêtes sont là pour la nuit, sans abri, mais qu'importe, elles sont résistantes et elles en ont vu d'autres! Les quatre compagnies ont établi leur campement aux endroits les plus abrités du vallon; de grands feux, où brûlent des troncs d'arbres entiers, font la joie des troupiers qui les entourent pour se réchauffer et faire sécher tant bien que mal les habits mouillés. Tout à l'entour, les flammes projettent des lueurs folles qui se jouent sur les flancs saupoudrés de neige du vallon et des ombres fantastiques se déplacent derrière les soldats occupés à l'installation des campements. Nous faisons le tour de ceux-ci rapidement pour prendre contact et trouver un gîte pour la nuit. Ce vallon de Petit-Pré possède deux chalets dont l'un est tout au plus un abri, assez grand il est vrai, mais ouvert à tous les vents car il est formé de trois murs et d'un toit. L'autre chalet est une étable occupée par les vaches du pâturage, mais par bonheur il y a une petite cuisine où un bon feu flambe dans la grande cheminée. C'est évidemment le palace de l'endroit et il regorge de monde, inutile de le dire. Nous y trouvons même un lieutenant-colonel du service des automobiles! Quant à ce qu'il était venu faire dans cette galère, nous en sommes encore aujourd'hui à nous le demander.

Sur l'unique et étroite table brille un falot-tempête à la lueur duquel un secrétaire tient le protocole du téléphone de l'officier de renseignements du bataillon; le reste du local est dans l'ombre. Pourtant une agitation fébrile règne autour du feu, chemises, tuniques, pantalons même se balancent dans un nuage de vapeur sous la poutre qui les soutient à proximité de la flamme; accroupis autour du foyer soldats et officiers se pénètrent de cette chaleur bienfaisante qui fait un instant oublier les misères de la journée, tandis que des cuisiniers improvisés préparent une soupe qu'on trouvera excellente mais qui, en réalité, n'aura d'autre qualité que celle d'être chaude. Pourtant, comparativement aux hommes des compagnies qui sont dehors, dans la neige, exposés au froid et au vent, nous nous trouvons favorisés des Dieux, on le conçoit sans peine.

Après le repas une chasse en règle s'organise et c'est à celui qui dénichera le coin le plus propice pour dormir aussi commodément que possible. Bientôt le sol